HISTOIRE: L'hôpital militaire au château de Sapicourt en 1915-1916.

Par Jean-Claude Carnoye et Dominique Charret.

Pendant la guerre de 14-18, le château de Sapicourt est devenu un centre hospitalier militaire.



Du 25 avril 1915 au 16 février 1916, l'ambulance 9/3 y a été installée. C'était l'ambulance numéro 9 du 3ème corps d'armée. Si, près du front, il existait des postes de secours, les ambulances étaient un peu en arrière du front, elles donnaient les soins urgents et procédaient au triage des blessés évacués ensuite vers des hôpitaux.

L'entrée du château de Sapicourt en 1915-1916.

Nous allons décrire la vie de l'ambulance 9/3 avec les écrits du Dr Albert Martin²⁴. Le docteur Albert Martin était originaire de Ailles, village du Chemin des Dames disparu, mais il exerçait à l'hôpital de Rouen. Il avait eu comme Professeur à l'internat Adolphe Pinard, apôtre de l'allaitement maternel. L'ironie du sort a voulu que son nom passe à la postérité pour avoir préconisé, lors d'une inspection médicale au front, la distribution d'un quart de vin aux poilus.

27 avril 1915: « l'ambulance est installée dans un château superbe dont je suis à présent maître et seigneur, nous sommes là dans le plus grand luxe : électricité partout, chambres spacieuses, parc magnifique. C'est un Eden surtout quand on songe à l'enfer si près de nous et dont on entend le grondement sourd du canon. J'ai huit blessés pour l'instant, ils sont superbes de stoïcisme et de résignation ».

8 mai: « A voir les soldats qui se cantonnent dans le village on se croirait aux grandes manœuvres plutôt qu'à la guerre. Ils cuisinent dans tous les coins en plein air, couchent dans des cahutes en paille et en torchis comme des hommes primitifs. Pour ces braves qui ne se sont pas décrassés depuis des mois, je viens d'installer un appareil très rustique de douches chaudes ou du moins, tièdes... Tout cela se passe dans une écurie de luxe ».

Les cahutes en paille et en torchis de Sapicourt.



12 mai: « Ce matín, j'ai fait évacuer vers l'intérieur tous mes blessés en bonne voie. Les automobiles qui les emportaient, n'avaient pas encore quitté le château que d'autres arrivaient et tout de suite, il fallut opérer qui, d'une jambe, qui, d'un trou dans le crâne...

²⁴ « Souvenirs d'un chirurgien de la Grande Guerre » par le Dr P A. Martin. Bertout Editeur.

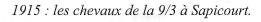


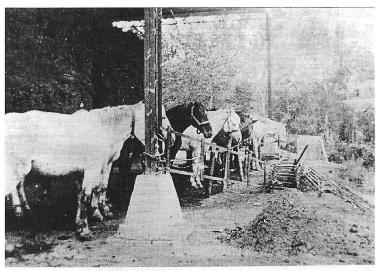
Un menuisier me fabrique des bois de lit qu'on garnit de pail-lasses. Mon ferblantier me confectionne des boîtes de stérilisation. Mon fumiste arrange des fourneaux car dans chaque ambulance, il y a intentionnellement des hommes de professions différentes ».

Soldats préparant des paillasses à Sapicourt.

14 mai: « Je suís seul chirurgien dans l'ambulance, il faut que j'assure à la fois, les fonctions d'administrateur, de chef, de surveillant, d'organisateur et de chirurgien. Il me manque un assistant chirurgien. Ma barbe grise me permet le ton paternel et il faut se mettre à la portée de ces braves garçons, encore un peu enfants issus de tous les milieux sociaux. Il faut bien les prendre, il faut les faire rire... J'ai deux secrétaires à qui je dicte mes lettres et mes rapports. Quand, le matin, j'ai fait mon travail administratif de 7 h à 9 h, je vois avec mes aides-majors les blessés les plus graves, je prends le bistouri pour extraire un éclat d'obus, pour drainer un foyer d'infection etc...

Entre temps, c'est la visite aux écuries et à mes 28 chevaux. Une caresse à Robec², un compliment à un tel, une engueulade à un autre loustic qui a oublié les épluchures et qui a bouché le trou des cabinets avec des cotons sales. J'ai un électricien à qui j'ai commandé la pose de lampes électriques dans deux grandes tentes que j'ai fait dresser près du château sous lesquelles on peut loger vingt à trente hommes ».





16 mai : « A ma table que je préside, j'ai mon Officier d'administration à ma droite, à ma gauche le médecin Ricard, en face, Vitet médecin ainsi que Reulos, au bout de la table Mulot, pharmacien et à l'autre bout l'abbé Flambeau, aumônier, qui parle toujours sur le même ton et ne peut lâcher le crachoir, on dit qu'il est Jésuite… »

²⁵ Robec était le cheval du Dr Martin.



Les officiers de la 9/3 :



Albert Martin sur son cheval « Robec ».

En haut: Petel, Vitet, Stadler, Flambeau, Duhamel, X En bas: Ricard, Vallée, Martin, Massicard, et Mulot.

17 mai, 9 h 45 du soir: « Après dîner en flânant et fumant le cigare offert par l'Administration militaire, je suis allé de l'autre côté de la route en face de la porte de mon ambulance. Il y a là une compagnie qui bivouaque dans les vieilles maisons à moitié démolies. Chacun y va de sa chanson ou de son monologue. Les uns sortent le couplet sentimental, les autres excellents dans la gaudriole ou dans la grivoiserie... Un décor d'opérette sous les arbres qui forment un véritable arceau de verdure... Demain, peut-être, ces petits gars qui rient fort, heureux de vivre, s'en iront de l'autre côté de la colline²6.... »

21 mai : « J'ai cherché à donner de la distraction à mes blessés, un Colonel voisin a bien voulu m'envoyer sa musique pour les distraire »



«Les deux nouveaux, Pétel bon chirurgien et un artiste dramatique plus que médecin, il s'appelle Georges Duhamel ».

Sur la photo : Martin et Mulot.

5 juin : « Mon ambulance vient d'être complétée, nous sommes dix à table en comptant l'aumônier ce grand gueulard qui n'arrête pas, qui bouffe comme quatre, boit comme six et tient à lui seul plus de place que nous tous. »

27 juin, 5 h du matin : « Pas moyen de dormír, tout à l'heure pétarades sur pétarades. Un avion boche est venu nous fienter sur la tête. Il en veut à l'escadrille voisine d'aéros

²⁶ Le Chemin des Dames.

français... ta ta ta ta ! La mitrailleuse tire, le boche détale vers l'est et un biplan à la cocarde tricolore se balade comme un sergent de ville qui surveille les apaches. Tout à l'heure j'irai serrer la main à mes amis aviateurs sur le plateau²⁷ et nous causerons ».

12 juillet : « Une bande joyeuse d'aviateurs est venue faire une partie de tennis chez nous. Ils s'amusent comme des gosses et c'est une belle insouciance ».

16 août : « L'ambulance se remplit petit à petit, on est ici pour des mois encore... »



Le Caporal Léglise (au centre) amputé des deux jambes, Georges Duhamel à sa droite.

19 août: « Ce matín, après luí avoir coupé la cuisse gauche, j'ai coupé la cuisse droite à mon petít Caporal Léglise. Voilà un jeune homme de vingt ans cul de jatte. C'est abominable! On lui fera deux jambes articulées, il pourra encore aller et venir. Il est à plaindre mais moins encore que mon petit Camus à qui j'ai coupé le bras gauche et qui tout de même va mourir cette nuit ou demain matin, pauvre gosse! Je demeure plein de fermeté d'eux pendant opérations, mais derrière j'ai envie de pleurer. Jamais au grand jamais, je n'ai vu autant de tristesse que depuis un an ».

21 août : « Je viens d'opérer et toujours des choses graves, l'ambulance 9/3 devient un centre chirurgical vers lequel on évacue les plus gravement touchés. C'est de l'honneur pour nous ».

18 septembre: « J'ai presque cent hommes sous mes ordres. Les médecins, je m'en rends compte, ne sont pas les plus faciles à mener ».

27 septembre : « Le canon n'a cessé toute la nuit. C'est un roulement continu. J'ignore ce qui se passe à 25 km de moi ».

10 octobre : « Depuís 10 jours je ne suis pas monté à cheval, le service à l'H.O.E est suffisamment éreintant pour épuiser, et au-delà, ma résistance physique » ;

28 octobre: « Je viens de faire allumer les calorifères du château, mes pauvres blessés vont pouvoir se réchauffer. Quand ils arrivent, on a bien du mal à les déglacer, surtout les blessés de l'abdomen. Dès que les blessés sont sortis des tranchées et des boyaux, sorte de couloirs souterrains qui ont parfois plusieurs kms de long, ils vont vers l'automobile qui les attend. Le plus dur, le plus long et le plus difficile, c'est de sortir de ces boyaux. Un temps précieux est perdu qu'on ne peut rattraper par la suite. Mais il est impossible d'installer une salle d'opération sur les tranchées. Problèmes insolubles ».

²⁷ Le plateau de Rosnay.

29 octobre : « Je viens d'avoir la visite du Directeur des Etapes et des Services, un Général Zizi comme on dit, qui n'a pas cru devoir me serrer la main lors de son départ, ce dont je me f... comme de l'an quarante. Le médecin inspecteur qui l'accompagnait a été très aimable ».

11 novembre: « Mes infirmiers ont fait comme mes tringlets²⁸, ils ont construit une baraque en troncs de sapin et en torchis couverte en chaume ou en roseaux. Ils auront ainsi un local où ils pourront se réunir, fumer, jouer aux cartes durant leurs heures de liberté. Le troupier français est fort ingénieux ».



1er décembre: « Ce matin à 10 heures, mon ambulance a reçu la visite du Général commandant l'armée²⁹. Il est arrivé sans prévenir, non sans apparat, à cheval, entouré de cavaliers. Il a vu tous mes blessés, il a eu pour chacun un mot réconfortant ».

Franchet-d'Esperey sur son cheval.

4 décembre : « Je réfléchis à propos d'un de nos camarades Georges Duhamel. Voilà un garçon très intelligent, écrivain d'un certain talent et auteur dramatique qui a beaucoup de connaissances et d'esprit ; licencié es-sciences, docteur en médecine et qui a déjà fait jouer des pièces de théâtre dont une à l'Odéon. C'est aussi un philosophe et un moraliste mais quel pauvre garçon au point de vue physique : il n'a plus beaucoup de cheveux, la voix enrouée, des lunettes en permanence, il marche le dos voûté. Il est navrant de le voir sur le pavé de Paris, dans les théâtres ou les salons. Il n'y aurait pour le revivifier que l'air de la campagne.... »

5 décembre : « Je suis allé rendre visite au Colonel du régiment qui cantonne à Sapicourt. Je lui ai demandé un peu de musique militaire pour mes blessés, je lui laisserai une de mes grandes salles pour une séance de cinématographie ».

1^{er} janvier 1916: « Bonjour mon Commandant, je vous la souhaite bonne et heureuse... La journée s'est passée en congratulations mutuelles. A midi, on a déjeuné des huîtres et avec un menu extra qui comportait une dinde truffée, rapportée la veille par mon pharmacien qui avait fait le voyage d'Epernay ».

13 janvier: « Nous venons d'avoir une bourrasque de pluie et neige fondue et un vent violent du nord-ouest qui faisait coucher les arbres. Par ce temps on se prend à plaindre encore un peu plus nos pauvres soldats qui sont dans les tranchées. Il y a des hommes que rien n'aplatit et qui gardent une constante bonne humeur. J'ai vu tout à l'heure un

²⁸ Militaires des compagnies de transport.

²⁹ C'est le Général Franchet-d'Esperey dont le PC est à Jonchery.

commandant de cette trempe. On l'apportait avec quatre balles dans la peau. Il voit un de ses camarades, chef de musique du 1^{er} d'infanterie, et lui sort cette plaisanterie: Mon vieux, je suis plus avancé que toi, j'ai quatre trous de balles et toi tu n'en as qu'un!



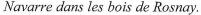
Les avions boches n'ont pas paru dans le ciel. Pourtant il y a ici un aviateur³⁰ qui ne doute de rien, il est d'une audace fantastique. Il se laisse tomber de 2 000 mètres en faisant la feuille morte. C'est un garçon qui se fou de tout et d'une indiscipline extraordinaire. On le voit prendre son vol par tous les temps les plus abominables et faire en l'air des tas de cabrioles inouïes ».

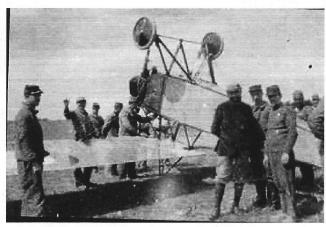
Navarre près de son avion.

25 janvier : « Cérémonie émouvante mais splendide. Dans une clairière³¹ vaste, entre deux bois, toute une brigade a été groupée. Dans le milieu de la prairie sont alignés tous les officiers à décorer : deux commandants sont avant moi, puis des capitaines et des lieutenants, il n'y a que deux médecins.

« Médecin-Major Martin, au nom du Président de la République... nous vous faisons chevalier de la Légion d'Honneur... » « Après tout le cérémonial, la Marseillaise, Sambre et Meuse et autres airs guerriers, j'ai été ferme, je veux dire que je n'ai pas eu trop de larmes dans les yeux... »







Capotage de Navarre à Muizon.

26 janvier: « Aujourd'hui après les incartades au bourgogne et au champagne, il faut boire de l'eau. Je suis parmi les plus résistants. Ce pauvre Duhamel a été le plus détraqué, il est au régime de thé léger et à la diète. Mon Officier d'administration m'a présenté tout son personnel: infirmiers, conducteurs... en grande tenue. Dimanche soir dans une des

³⁰ Il s'agit de Navarre.

³¹ La cérémonie s'est déroulée au bout du terrain d'aviation de Rosnay.

baraques normandes que je viens d'achever, on leur dressera une table et j'irai, au dessert, trinquer avec eux ».

27 janvier : « C'est la fête du Kaíser, on leur a envoyé 1 000 obus de 75... un cadeau! »

31 janvier : « J'envoie à mon épouse trois photos chargées de caricature : celle de Vallée (un adjoint), celle de Navarre, pilote qui a abattu récemment un avion boche, celle de l'un de mes infirmiers malin comme un singe, spécialiste en photographie. »

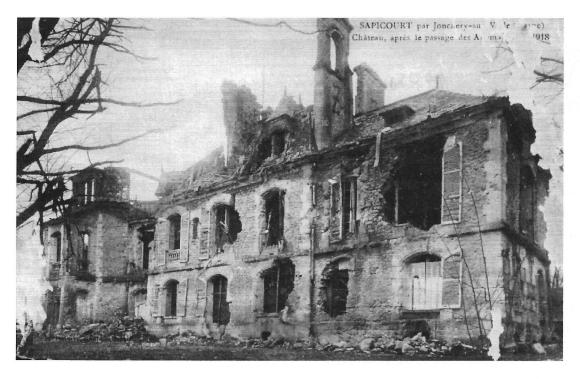
10 février: « Aujourd'hui visite du Général Chavasse, le plus élevé en grade des médecins de l'armée. Visite de toutes les salles, salles d'opérations, cuisines etc... arrêts au lit des plus graves blessés, explications, demandes, réponses. Tout s'est bien passé. Le grand maître s'en va et pour toute réflexion après la poignée de mains: Vous êtes bien installés. Il n'y a pas une seule ambulance aussi bien installée sur tout le front. Du coup nous allons tuer un des deux cochons (50 à 60 kg). »



Soldats français et allemands soignés à Sapicourt : ici dans le parc du château.

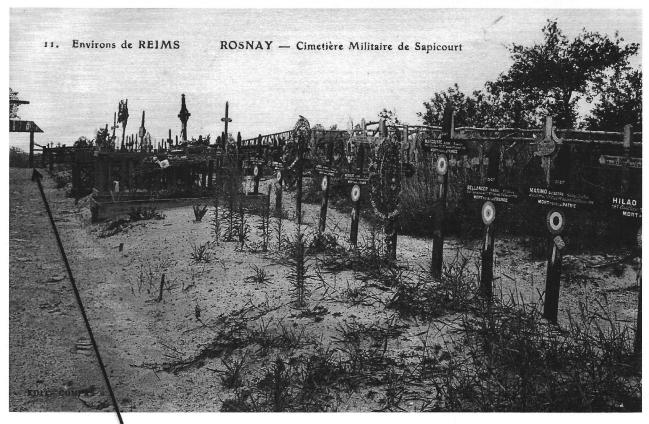
15 février : « Un motocycliste est venu m'apporter un pli m'ordonnant d'alerter tout le personnel et de me tenir prêt à fonctionner. A midi un autre ordre est arrivé, il nous prescrit le départ de Sapicourt. Nos grands blessés sont désolés de nous voir partir et certains sanglotaient à la pensée de changer de médecins et d'infirmiers ».

16 février: « Départ de Sapicourt à 6 h du matin. A Méry-Premecy, réunion en une seule colonne des trois ambulances: 4/53, 5/1; 9/3 sous le commandement du Commandant Delbreil. Nous marchons par des chemins boueux et défoncés jusqu'à Epernay. L'ambulance 9/3 a quitté Sapicourt pour Verdun, d'autres ambulances succèderont à la 9/3 et serviront de compléments aux H.O.E créés fin 1916 début 1917 en vue de l'attaque du Chemin des Dames et situés à quelques kilomètres de Sapicourt, Prouilly, Montigny, Courlandon, Bouleuse... ».



Le château de Sapicourt sera détruit en 1918 lors de l'attaque du 27 mai, au début de la deuxième bataille de la Marne. Reconstruit, après-guerre, il sera à nouveau détruit dans les années 1950.

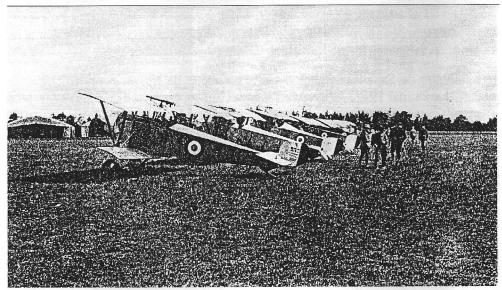
Dans le cimetière militaire de Sapicourt furent enterrés beaucoup de blessés n'ayant pas survécu après un séjour à l'ambulance. Le 28 mai 1915, Albert Martin écrit : « J'ai commencé par aller jeter un coup d'œil au petit cimetière que je fais entourer d'une clôture rustique et où j'ai fait édifier un petit porche normand avec couverture de chaume. Il y a beaucoup de normands, il faut les honorer ces pauvres bougres avec un décor qui rappelle un peu le pays de Caux ».



. On peut voir la clôture et sur la gauche le « petit porche normand ».



1915 : autre vue du cimetière où sont enterrés les soldats.



Les « aéros » proches de Sapicourt.

Navarre hospitalisé à Sapicourt

« Il nous arrivait parfois de chasser la perdrix au ras du sol en avion pour améliorer l'ordinaire de l'escadrille. Chasse interdite, inutile de préciser, mais d'abord plus énivrante. »

En avril 1916, en revenant vers le terrain de Rosnay, sur la route de Muizon, Navarre crie « *Une outarde* à 3 heures... » Un gibier très rare. « Navarre, très excité, exécute un virage à la verticale, comme s'il était en plein ciel, mais l'aile s'est brisée dans un sinistre fracas. » L'avion a culbuté en plein vol et est allé s'écraser, la tête en bas deux cents mètres plus loin.

De toutes parts, les gens accourent, dont des militaires, pour sauver si possible les deux aviateurs Navarre et Chambre.

Par miracle, ils ne sont que blessés et transférés à Sapicourt.

Le hasard a voulu qu'ils soient dans la même chambre qu'un pilote de la V. 24, escadrille de bombardement stationnée aussi à Rosnay. Delgorgue, victime d'un accident d'avion, mourut le lendemain.

« Le bonheur était sur nous, à Navarre et à moi ! Notre heure n'avait pas encore sonné .»

D'après le récit des rescapés